

dominant, en une position formidable, le Rova se dressait, surmonté du drapeau de la reine.

Tout autour de la ville, des masses de terre formant épaulement devaient abriter des troupes ; même, malgré la distance, on voyait de petites taches sombres qui étaient probablement des embrasures de canon.

Mais c'était surtout du côté du Maroway, petit cours d'eau affluent du Betsiboka et qui a donné son nom à la ville, que les travaux de défense avaient été accumulés ; s'attendant, en raison de l'arrivée, pendant la nuit, de la flottille Bienaimé, à être attaqués par là, les Hovas avaient littéralement hérissé de palissades, coupé de fossés, encombré de canons, — on sût plus tard qu'il n'y en avait pas moins de dix-sept, — l'étroit sentier qui monte du bord de l'eau à la principale entrée de la ville.

Pierre, lui, s'intéressait à cette petite guerre, tout heureux de se sentir dans une autre atmosphère que celle où il se confinait depuis des semaines ; il lui semblait qu'il se faisait en lui comme un renouveau, que son sang coulait avec plus de force dans ses veines, que ses muscles, distendus, affaiblis, reprenaient leur vigueur, et qu'en dépit de la chaleur torride qui tombait du ciel, il lui venait à fleur de peau une vivifiante fraîcheur.

En même temps, les lazzi des soldats le remplissaient d'aise ; eux aussi subissaient la même impression que lui ; cette inactivité leur pesait, les assommait, augmentant l'anémie qui les consumait, et le premier coup de feu leur avait donné, comme à lui, un regain d'énergie ; bien que tous ceux qui se trouvaient là fussent des bleus entendant pour la première fois les balles siffler à leurs oreilles, ce petit sifflement, qui était le signal de l'action si impatientement attendue, leur semblait une musique joyeuse.

Aussi, était-ce entre eux des rigolades, des plaisanteries...

Enfin, la colonne survint ; le colonel se porta sur la ligne des tirailleurs, en prit le commandement et, suivi à distance par le reste des troupes, formé en soutien et en réserve, fit continuer la marche en avant.

Pendant ce temps, du côté de la rivière, des détonations sourdes se faisaient entendre, espacées avec une régularité chronométrique ; c'étaient les grosses pièces du *Primauguet*, le bâtiment portant le pavillon du commandant Bienaimé, qui commençaient le bombardement du Rova ; l'artillerie de celui-ci répondait avec une précipitation qui permettait de supposer que son feu devait faire beaucoup de bruit pour rien.

Soudain, comme l'on marchait depuis trois kilomètres tranquillement, dédaignant de répondre à la fusillade de l'ennemi, lequel se retirait d'ailleurs avec une précipitation extraordinaire, la gauche de la ligne se trouva arrêtée par un escarpement naturel dans lequel avaient été pratiqués des créneaux et des embrasures d'où partait un feu d'enfer.

En moins de cinq minutes, l'artillerie se mit en batterie pour la seconde fois, et durant que nos pièces criblaient de projectiles le retranchement ennemi, le colonel envoyait obliquement une ligne de tirailleurs de marine, chargés de déborder la position ennemie.

Puis, tout à coup, tenant son sabre, il cria :

— Baïonnette au canon...

Un cliquetis d'acier courut sur toute la ligne, semblable au crépitement d'une étincelle électrique et une longue rangée d'éclairs illumina la plaine...

— Clairon, la charge ! commanda-t-il d'une voix vibrante.

Alors, sous une pluie de balles qui labouraient la terre autour d'eux, en avant d'eux et même en arrière, les tirailleurs sakalaves s'élançèrent, enlevés par les sonneries affolées des clairons, poussant leurs hurlements de guerre, tandis que les officiers, les sous-officiers, les caporaux criaient :

— En avant ! en avant !

Que se passa-t-il alors dans l'âme de Ladret ? Il lui sembla qu'un souffle puissant le soulevait, qu'une griserie lui montait au cerveau, et sans qu'il pût se rendre compte comment cela s'était fait, au moment où les clairons sonnaient le "halte-là !", il se trouva debout sur la crête du retranchement, le sabre rouge de sang, et son revolver tout fumant.

— Toi l'avoir échappé belle, ma lieutenant, fit Marengo en lui tendant son casque qu'une balle avait crevé de part en part...

Tout surpris, le jeune homme passa la main sur sa tête ; il était décoiffé et le casque que lui tendait le caporal clairon était le sien.

Mais il n'eut pas le temps de songer beaucoup au danger qu'il avait couru ; la ligne de tirailleurs, rejointe par son soutien et sa réserve, reprenait la marche en avant, chassant devant elle une foule immense fuyant, affolée, à travers la rizière d'Ambohary, poursuivie par les obus de la batterie, les salves des deux autres colonnes.

Là-bas, en effet, du côté de la rivière, le plan du général en chef avait reçu son exécution pleine et entière ; la compagnie Gabel, débarquée au confluent de la Maroway et du Betsiboka, avait marché sur Mahatsinjo, tandis qu'une flottille composée des chaloupes et

vedettes du *Primauguet*, du *Shamrock* et de la *Ronal* s'engageait en file dans la rivière ; un moment arrêtée par le tir d'une batterie installée sur les hauteurs de Mahatsinjo et par une fusillade partant de la berge, la flottille avait néanmoins forcé le passage et jeté à terre trois sections de compagnie de débarquement qui avaient marché en avant, sur la gauche de la compagnie Gabel.

De trois côtés donc, la ville était attaquée et l'instant approchait où le feu du Rova allait être suffisamment réduit pour que l'on pût tenter l'assaut ; c'est là un instant que même le plus inexpérimenté des troupiers pressent avec ce flair particulier que donne le sentiment de la situation.

Autour de Pierre Ladret, un silence absolu, complot, s'était fait ; les hommes marchaient, la baïonnette basse, les doigts crispés sur le canon du fusil, les yeux fixés sur la citadelle muette maintenant et dont la crête se voilait d'épais nuages de fumée.

Enfin, là-bas, du côté de la rivière, au-dessus du *Primauguet*, une fusée s'élança vers le ciel, donnant le signal de l'attaque générale ; de toutes parts, dans la plaine, les clairons sonnent la charge, les hommes partent au pas de course, enjambant les cadavres hovas, glissant dans des mares de sang, trébuchant contre des objets abandonnés par l'ennemi dans sa fuite.

On franchit les fossés, on escalade les talus et on pénètre dans la ville par les énormes brèches que nos obus ont pratiquées aux flancs des murailles.

Puis, tout à coup, au-dessus des têtes, éclate une fanfare joyeuse, c'est le salut au drapeau. Tout le monde lève les yeux, sentant courir à fleur de peau un petit frisson, et l'on aperçoit, flottant sur le Rova, en place de l'étendard royal, les trois couleurs françaises.

Maroway est à nous et la route de Tananarive est ouverte ; le soir, un entrain extraordinaire régnait aussi bien sous les tentes des soldats que dans les cantonnements des officiers ; maintenant, c'était fini, on allait marcher, on allait rattraper le temps perdu... on coucherait dans trois semaines au palais d'Argent.

Hélas ! si tous ces braves gens avaient pu supposer que ce n'était pas par semaines, mais par mois qu'il leur fallait compter... et encore...

Pierre Ladret, comme bien on pense, était dans le ravissement ; il avait vu le feu et de près, — son casque en faisait foi, — et cet ennemi invisible depuis si longtemps et duquel on avait désespéré d'approcher jamais, on l'avait enfin tenu au bout des baïonnettes...

Par exemple, il y avait une chose qu'il regrettait ; c'était de n'avoir pas été assez de sang-froid pour se rappeler ses impressions ; les coups de feu, les sonneries, les commandements, les cris avaient formé comme une griserie qui ne lui avait point laissé le loisir de l'observation. Mais il se promettait bien, la prochaine fois...

De Bérioux, lui, l'écoutait en souriant et avec cet air de condescendance particulier avec lequel les grandes personnes écoutent babiller les enfants ; bien que n'étant que sous-off, il se considérait comme ayant autrement d'expérience que son ami ; d'abord, pendant les trois mois qu'il était resté en Algérie, il avait quelque peu expédié dans le sud, de l'un à l'autre de nos postes extrêmes, courant le risque de mauvaises rencontres, ayant eu l'occasion d'envoyer de-ci de-là quelques coups de sabre et de revolver.

Et puis, dès le lendemain même de son débarquement à Majunga, il avait eu la chance unique, — grâce aux relations de sa famille avec certain gros personnage de l'état-major général, — d'être attaché à un service de renseignements ; et il n'avait depuis lors, guère quitté la selle, piquant des pointes hardies en avant sur la route que devait suivre la colonne ; tout cela aguerrit, bronze l'âme et transforme rapidement "un bleu" en vieux troupier.

Puis, pour couronner ce rapide apprentissage, la rencontre de la veille, les trois hommes sabrés, les trois autres mis en fuite. Dans ces conditions, on comprendra, jusqu'à un certain point que le marchis se reconnût une certaine supériorité sur le sous-lieutenant.

Cela ne les empêchait pas de fêter le premier fait d'armes de la colonne expéditionnaire, en mangeant un morceau de bœuf grillé par les soins de Morillot, à l'aide de sa baguette à fusil en guise de broche, bœuf qu'ils arrosaient d'une mauvaise bière aigre ; heureusement qu'ils purent se rattraper sur un excellent café additionné d'un verre d'assez médiocre eau-de-vie du pays, et comme il leur restait encore dans la gorge un peu de poudre du combat du matin, ils trouvèrent tout cela exquis...

La compagnie de Pierre avait été détachée en grand'garde sur la route du sud, et lui-même, avec une section de vingt cinq hommes, formait un petit poste établi dans une mauvaise pailote à moitié brûlée par l'un des nombreux incendies que nos obus avaient allumés dans la campagne.

(A suivre.)